

## **C'est un sournois**

Les moutons vivaient dans une vaste écurie spéciale, garnie tout autour de râteliers. À ma première visite, devant l'arrivée du perroquet vert et rouge que j'étais, tout le troupeau s'enfuit, se massa dans un coin, en un bloc : on aurait jeté une bille qu'elle ne serait pas tombée entre les bosses de laine que faisaient leurs dos. Je regardais avec curiosité ces petites bêtes avec leur queue courte et ridicule, leur tête étroite où il n'y a guère qu'un nez...

Je n'avais pas peur des moutons. Ils étaient à ma taille. Je les frappais de la paume, et ma main tombait sur quelque chose de mou et d'huileux qui me semblait un sac de chiffons gras. Je ne me méfiais pas, quand un mouton qui avait des cornes enroulées et le nez plus courbé que les autres s'avança vers moi, tête baissée.

« Attention au bélier! » cria Lucie.

Je n'avais pas eu le temps de me garer que je me trouvai les quatre fers en l'air sur le fumier, la respiration coupée.

J'eus à peine le temps de voir la troupe des moutons qui fuyait dans un autre coin de l'étable... Mon évanouissement ne dura qu'un instant.

Je n'avais rien de cassé. Lucie ne riait pas. Elle était devenue toute pâle et me frottait l'estomac.

« Ça va mieux, dis? Tu n'as rien?

Je me forçai à sourire. Quand elle fut bien certaine que je n'étais pas endommagé, elle parut tranquillisée.

- C'est un sournois. Il faut se méfier. Tu ne diras rien?»

Je secouai la tête... Je me suis rendu compte, depuis ce jour-là, que les bêtes ne sont pas des jouets. Cela ne m'a pas éloigné d'elles au contraire. Cela m'a enseigné à les respecter et à me les attacher par de bons traitements. Le terrible bélier, je l'ai dompté par la gourmandise.

Peau-de-Pêche, Cabriel Maurière

## Deux et trois font cinq

Nous l'avions appelé « coquinette » c'était une chatte siamoise, c'est-à-dire une sorte de lionne à l'étroit dans sa peau de gazelle, avec des yeux de pierre précieuse. Sa fille, « Maffia », était infiniment moins belle. Entre elles deux c'était la guerre perpétuelle, avec ses miaulements rageurs aggravés par le chuintement de l'accent siamois. Or, il arriva qu'une saison Coquinette et Maffia devinrent mères en même temps. Donc, ce jour-là, Coquinette eut cinq chatons et Maffia seulement deux. En toute chose, on le voit, Maffia était inférieure à l'auteur de ses jours.

Deux jours plus tard, au moment du repas, Maffia s'éclipsa tandis que Coquinette et le chat Don Juan continuaient à dévorer leur viande. Le repas terminé, Coquinette se lissa le poil, revint vers son panier, mais presque aussitôt m'appela sur un ton déchirant; il n'y avait plus sur son coussin que deux chatons. Nous courûmes toutes deux d'instinct chez la suspecte. En effet, couchée sur le flanc, Maffia était là, recouverte par cinq petits corps...

Coquinette, sans discuter, sauta dans le panier, reprit son bien et transporta, un à un, avec d'infinies précautions, ses trois enfants chez elle. Je suppose qu'elle les avait reconnus par le flair. Je le suppose, mais je n'en suis pas sûre. Car j'eusse été pour ma part incapable de ne pas les confondre.

Maffia ne protesta pas. Elle se sentait apparemment coupable. Elle le savait bien, qu'elle était une « voleuse d'enfants »!

Le lendemain, la comédie recommença, le surlendemain, tous les jours, plusieurs fois par jour. Cela dura six semaines, le temps pour les chatons d'avoir une personnalité, et de conquérir leur indépendance par les pattes et par les dents. Chaque fois que Coquinette s'absentait, Maffia lui prenait trois petits. Coquinette ne criait plus qu'on lui rende justice. Elle savait où les trouver elle allait chez Maffia et reprenait ses trois chatons.

Et c'est là le problème qui s'est posé pour moi et qui n'a pas été résolu. Faut-il supposer que les chats savent compter? L'hypothèse paraît hardie. Pourtant jamais Maffia n'a volé plus de trois minets, alors qu'elle aurait pu voler les cinq. Et jamais non plus Coquinette n'en a repris plus de trois. Or, ce nombre de trois représentait précisément la différence entre la portée de cinq de coquinette et la portée de deux de Maffia. Ce vol de trois chatons qui s'est reproduit plusieurs fois par jour pendant six semaines, donc un minimum de quatre-vingt-quatre fois au total, demeure pour moi la plus troublante énigme.

*F.Merry, Âmes de Bêtes*

## Le chat et la souris

La souris grise à moustaches noires fit un dernier effort et réussit à passer. Derrière elle, d'un coup, le plafond rejoignit le plancher et de longs vermicules de matière inerte jaillirent en se tordant lentement par les interstices de la suture. Elle déboula en toute hâte à travers le couloir obscur de l'entrée dont les murs se rapprochaient l'un de l'autre en flageolant, et parvint à filer sous la porte. Elle atteignit l'escalier, le descendit ; sur le trottoir, elle s'arrêta. Elle hésita un instant, s'orienta, et se mit en route dans la direction du cimetière.

« Vraiment, dit le chat, ça ne m'intéresse pas énormément.

– Tu as tort, dit la souris. Je suis encore jeune, et jusqu'au dernier moment, j'étais bien nourrie.

– Mais je suis bien nourri aussi, dit le chat, et je n'ai pas du tout envie de me suicider, alors tu vois pourquoi je trouve ça anormal.

– C'est que tu ne l'as pas vu, dit la souris.

– Qu'est-ce qu'il fait ? » demanda le chat.

Il n'avait pas très envie de le savoir. Il faisait chaud et ses poils étaient tous bien élastiques.

« Il est au bord de l'eau, dit la souris, il attend, et quand c'est l'heure, il va sur la planche et s'arrête au milieu. Il voit quelque chose.

– Il ne peut pas voir grand-chose, dit le chat. Un nénuphar, peut-être.

– Oui, dit la souris, il attend qu'il remonte pour le tuer.

– C'est idiot, dit le chat. Ça ne présente aucun intérêt.

– Quand l'heure est passée, continua la souris, il revient sur le bord et il regarde la photo.

– Il ne mange jamais ? demanda le chat.

– Non, dit la souris, et il devient très faible, et je ne peux pas supporter ça. Un de ces jours, il va faire un faux pas en allant sur cette grande planche.

- Qu'est-ce que ça peut te faire ? demanda le chat. Il est malheureux, alors ?
- Il n'est pas malheureux, dit la souris, il a de la peine. C'est ça que je ne peux pas supporter. Et puis il va tomber dans l'eau, il se penche trop.
- Alors, dit le chat, si c'est comme ça, je veux bien te rendre ce service, mais je ne sais pas pourquoi je dis « si c'est comme ça », parce que je ne comprends pas du tout.
- Tu es bien bon, dit la souris.
- Mets ta tête dans ma gueule, dit le chat, et attends.
- Ça peut durer longtemps ? demanda la souris.
- Le temps que quelqu'un me marche sur la queue, dit le chat ; il me faut un réflexe rapide. Mais je la laisserai dépasser, n'aie pas peur. »

La souris écarta les mâchoires du chat et fourra sa tête entre les dents aiguës. Elle la retira presque aussitôt.

« Dis donc, dit-elle, tu as mangé du requin, ce matin ?

– Écoute, dit le chat, si ça ne te plaît pas, tu peux t'en aller. Moi ce truc-là, ça m'assomme. Tu te débrouilleras toute seule. »

Il paraissait fâché.

« Ne te vexe pas », dit la souris.

Elle ferma ses petits yeux noirs et replaça sa tête en position. Le chat laissa reposer avec précaution ses canines acérées sur le cou doux et gris. Les moustaches noires de la souris se mêlaient aux siennes. Il déroula sa queue touffue et la laissa traîner sur le trottoir.

Boris Vian, L'écume des jours

## L'araignée

*Élisabeth est une jeune parisienne en vacances à la campagne, chez des parents...*

Elle allait s'avancer vers l'armoire, quand son coeur se crispa et ses jambes fléchirent. Muette d'horreur, elle considérait fixement le mur, en face d'elle. Dans ce désert de plâtre, une énorme araignée noire s'étalait comme une tache d'encre aux prolongements filiformes. Les poils mêmes de ses pattes se détachaient avec une netteté affreuse sur le fond blanc. Accroupie sur ses huit membres pliés, elle était prête à trotter, à bondir. Élisabeth sentit sur sa peau la galopade légère du monstre. Un frisson la chatouilla dans la région des reins. Elle poussa une clameur folle, se rua vers la porte, dévala les marches, et toujours hurlant, tomba dans les bras de tante Thérèse. Des figures inquiètes l'entourèrent. On la pressa de questions. Elle reprit son souffle et hoqueta:

" Dans ma chambre..., une araignée..., une grosse araignée !..."

- Ce n'est que ça ? dit tante Thérèse en riant. Il ne faut pas avoir peur des araignées. Tu n'es pas une mouche! Elles ne te feront pas de mal!

- Je ne veux pas remonter là-haut ", dit Élisabeth.

Elle tremblait. Elle claquait des dents.

" Mon Dieu, que cette enfant est donc nerveuse ! " dit Ménou. Pépitou, téméraire malgré son grand âge, se dirigea vers le perron :

" Je t'en débarrasserai en un clin d'oeil, moi, de ton araignée! " L'oncle Julien, enflammé par l'exemple, lui emboîta le pas.

L'araignée était toujours là, immobile, noire, le corset reposant à l'aise dans le berceau des pattes écartées.

Pépitou se proposait de la tuer à coups de pantoufle, mais son gendre avait une autre idée :

« Si nous pouvions la capturer vivante, je la montrerais aux élèves à la rentrée.

- Comment vas-tu t'y prendre? demanda tante Thérèse.

- Qu'on me donne un grand verre » dit-il avec autorité.

Pépitou, de son côté, s'était emparé d'une boîte en carton, dont il espérait se servir comme d'un piège. L'araignée se trouvait entre l'armoire et la tête du lit.

« Je vais essayer de l'attraper par la droite, dit l'oncle Julien. si elle s'échappe vers la gauche, Pépitou, vous l'arrêterez.

- Comptez sur moi », dit Pépitou.

L'ombre de l'oncle Julien se coucha sur le mur. Pendant qu'il préparait son intervention, les pattes de l'araignée se détendirent comme des ressorts. à trois reprises, il colla violemment son verre contre la paroi blanche et nue, mais l'insecte, plus prompt que lui, ne se laissa pas coiffer. Porté par ses bécquilles velues, il se déplaçait follement en zigzag, au-dessus du lit.

« À vous, Pépitou! » dit l'oncle Julien.

Pépitou s'appuya d'un genou sur le matelas, visa et appliqua sa boîte, lourdement, à côté du but.

L'araignée descendit vers la couverture.

« Vite! Vite! » cria tante Thérèse.

Déséquilibré par son premier effort, Pépitou donna de grands coups maladroits avec le carton pour empêcher la fugitive de poursuivre sa route. Chaque fois, il arrivait trop tard. Élisabeth, debout près de la porte, trépigait de dégoût et d'épouvante.

« Attention, Pépitou ! gémissait Geneviève. Plus par ici !... Tu vois bien, elle file ! elle file ! ... Dépêche-toi, tu vas l'avoir ! ... »

Soudain, l'araignée disparut.

« Elle est dans le lit ! hurla Élisabeth.

- Mais non, dit tante Thérèse, elle est partie.

- Elle n'est pas partie, elle est dans le lit ! » reprit Élisabeth, d'une voix enrouée par les larmes.

Tante Thérèse rejeta les couvertures, souleva l'oreiller, secoua les draps, l'araignée restait introuvable.

« Alors, elle est derrière ! » dit Élisabeth. Un peu confus d'avoir manqué leur chasse, Pépitou et l'oncle Julien écartèrent le lit de la cloison. Tante Thérèse, Geneviève, puis Élisabeth se hasardèrent dans la ruelle. Leur inspection les amena à conclure que l'animal s'était sans doute réfugié dans quelque trou.

« Elle en sortira la nuit ! balbutia Élisabeth. Elle se promènera sur moi ! Oh ! tante Thérèse, c'est affreux ! Je ne pourrai pas dormir ! Je t'en supplie, fais quelque chose ! ... »

*Henri Troyat, La Grive*